

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 8 Décembre 1900.

## EPILOGUE

La question de la réforme de l'orthographe est résolue, et c'est l'Académie qui l'emporte sur l'Université. On pourrait ajouter que c'est aussi le bon sens, avec la tradition et le goût, qui ont triomphé du caprice et de la manie d'innover. M. Leygues n'a vraiment pas eu de chance. Il a dû rapporter son propre projet et accepter celui de l'Académie, présenté par M. Hanotaux. Tout de suite une circulaire a été envoyée aux classes de sixième de tous les lycées, enjoignant de conserver dans les épreuves d'examen l'orthographe traditionnelle.

Le rapport du distingué académicien consent néanmoins quelques modifications. Mais ce sont de celles que tout le monde trouvait raisonnables et que l'Académie n'a jamais manqué de faire en temps et lieu : des traits d'union omis, certains mots simplifiés, certaines anomalies enlevées : la syntaxe reste inviolée, et c'est avec beaucoup d'énergie qu'entre autres choses on maintient toutes les règles du participe passé. Plusieurs exemples typiques sont donnés de la confusion où serait tombée la langue si le projet Leygues eût été adopté.

En proposant les changements dont il s'agit, et qui sont purement accidentels, l'Académie, fidèle à ses traditions, ne fait qu'en confirmer l'usage contemporain, qui les

avait déjà, pour la plupart, admis. Et cela sera accepté de tous. Car qui nie la puissance de l'usage ? qui prétend que le français, à l'encontre des autres langues, doit rester immuable ? Qui ne sait que la langue d'un peuple se modifie avec son âme et son état de société ? Qui ignore que le français de Louis Veuillot diffère autant de celui de Bossuet que le grec de Plutarque diffère de celui de Xénophon ou le latin de Pline de celui de Cicéron ? Qui sait l'air vieillot qu'aura, dans cent ans, le style de M. Leygues ? Mais ces diversités ne sont que dans la forme et l'accessoire : le fond demeure intact. Quand le génie d'une langue est atteint, c'est qu'il n'y aura bientôt plus de peuple pour la parler. Les efforts qu'un ministre socialiste vient de tenter en France pour bouleverser jusqu'à la syntaxe seraient un symptôme alarmant, si l'Aréopage académique n'y avait promptement mis ordre.

Celui qui, comme toujours, a dit le mot vrai dans ce débat, c'est M. Brunetière. Une langue est une œuvre d'art, on un diplôme de fonctionnaire civil, ou plutôt, il y a deux langues, la langue vulgaire, ou populaire, et la langue savante, celle des écrivains et celle des gens de goût. Que les maçons usent du langage qui leur plaira, que les sous-préfets fassent accorder le participe passé comme ils voudront, mais, pour l'amour de Dieu, qu'on laisse les écrivains et les artistes écrire artistement la langue française, sertir à leur guise ce joyau. Qu'on n'abaisse pas l'idiome national au niveau populaire, sous prétexte qu'il est trop difficile pour des enfants, mais que tous ceux qui veulent l'écrire ou le parler s'élèvent au sien. Après cela, qu'on crée, si l'on veut, un jargon spécial à l'usage des futurs fonctionnaires.

Je vais dire un paradoxe : une belle langue doit être difficile, toujours parce qu'elle est une œuvre d'art, et que le triomphe de l'art est dans la difficulté vaincue. Une langue facile est accessible à tous, et le beau ne l'est pas. Une langue que les sots et les gens d'esprit peuvent manier également bien est nécessairement commune, et rien de moins commun, rien de si distingué que le beau. Il n'est

pas un artiste qui, en contemplant la création de son génie, regrette ses fatigues et ses veilles, il n'en est pas un pour qui ce moment d'ivresse ne compense mille fois les longs jours d'angoisse et de peine, il n'en est aucun qui voudrait échanger cette minute de ciel acquise au prix d'efforts inouïs contre les vulgaires jouissances d'un facile travail.

On m'objectera que la question n'est pas qu'une langue soit belle, mais qu'elle soit utile. Si ; à un peuple marchand il suffit d'un instrument approprié à ses besoins ; et les faits le démontrent ; mais à une nation artiste il faut une langue d'art : souple, harmonieuse, idéale, capable de refléter le divin. Et cela est utile aussi. Mais les étrangers ne peuvent l'apprendre. Il n'y a pas de quoi. La langue française est faite pour les Français peut-être. Et puis, est-ce qu'il n'y a pas toujours eu, est-ce qu'il n'y a pas encore, en tous pays, bon nombre de personnages distingués, qui ont écrit, parlé, qui écrivent, parlent le français ? Il ne saurait être ici question du populaire, qui a bien assez d'une langue à écorcher. Restent les voyages et les affaires, mais n'a-t-on pas l'anglais ?

Je dirai un autre paradoxe : il semble qu'une langue riche doive être irrégulière. Je me contenterai d'une preuve de fait. La langue grecque a passé pour une des plus riches de l'antiquité, et elle fourmille d'exceptions et d'anomalies. Et l'on ne voit pas qu'aucun Athénien ait jamais songé à s'en plaindre ni qu'aucun magistrat ait prétendu réformer cet idiome admirable qui, fait unique dans l'histoire, fascinait jusqu'aux oreilles du peuple.

En France, où des maîtres d'un jour ont la manie de tout réglementer, il en est autrement. Mais, grâce à Dieu, pour une fois encore, le danger est passé.

ABNER.

## La Sainte-Catherine

Comme c'est la coutume tous les ans, jeudi, 29 novembre, nous avons fêté, au Séminaire, la Sainte-Catherine.

Sainte Catherine est, comme on sait, la patronne de tous les philosophes, même des philosophes